CONTRIBUTION À L'ÉTUDE DES RITES FUNÉRAIRES DANS LES MONTAGNES MOFU-DIAMARÉ

Jeanne-Françoise VINCENT

RÉSUMÉ

Riches en symboles, les funérailles mofu-diamaré constituent un discours sur la mort. S'étalant sur trois jours, elles amènent le défunt à admettre sa séparation, progressive mais définitive, d'avec la société. Pendant que le "spécialiste", maître des rites funéraires fait creuser le caveau, le mort, "mis en peaux", préside aux danses de deuil et reçoit d'ultimes offrandes de nourriture l'encourageant au départ. Enfilé dans son tombeau lors d'une véritable naissance à rebours, il reçoit entre ses bras les provisions de route montrant qu'il accède à une autre vie, partagée avec ses ancêtres.

Mots-clés: rites funéraires, Mofu-Diamaré, caste, forgeron, symboles, danses, musique, vie dans l'au-delà.

ABSTRACT

FUNERALS IN THE MOFU-DIAMARE MOUNTAINS

The highly symbolic Mofu-Diamare funerals are a talk about death. Spread on three days, they lead the deceased to accept his progressive but final separation from society. As the tomb is dug under the "specialist's" supervision the deceased, wrapped in skins, presides over funeral dances and receives last offers of food inducing him to depart. Pulled into his grave as in a reversed birth, he receives food in his arms for his journey towards a new life which he will share with his ancestors.

Keywords: funeral rites, Mofu-Diamare, caste, blacksmith, symbols, dances, music, hereafter life.

* *

Les rites funéraires constituent un discours que toute société tient sur la mort et sur l'au-delà, sur elle-même aussi et sur son organisation interne. Ils sont la création d'un groupe dont ils mettent en valeur l'originalité. Chaque ensemble ainsi élaboré peut être étudié pour lui-même en faisant apparaître l'existence de séquences. Cette étude peut aussi donner lieu à des interprétations métaphysiques ou sociologiques. Les rites funéraires sont un langage qu'il suffit d'écouter puis de décrypter.

Chez les Mofu-Diamaré, montagnards de la chaîne du Mandara - jadis habitants des sommets mais se transformant lentement depuis les années 1975 en occupants des piémonts - les funérailles sont un événement public et solennel, concernant l'unité politique, $ngwa^1$, dans son entier.

Nous utilisons ici une partie des travaux inédits que nous avons réalisés entre 1979 et 1982 dans le cadre de notre équipe "Rites funéraires et société" (URA 221 CNRS, Paris-Ivry). Nous nous référons en particulier à notre "Tableau synoptique détaillé des rites funéraires mofu-Diamaré".

La première phase en est toutefois privée. Toilette funèbre puis mise en peaux ont d'abord pour seuls acteurs des parents proches, des femmes généralement -pour un homme, sa fille aînée- puis les ensevelisseurs, s'activant dans la maison autour du corps du défunt, ici une très vieille femme de la principauté de Wazang (photo 1)*.

Chez les Mafa et Mofu-Gudur, voisins immédiats des Mofu-Diamaré, l'ensevelisseur est un homme casté. Cette mise en caste n'existe pas, n'a jamais existé chez les Mofu-Diamaré, même si l'on perçoit chez eux une nette réticence à épouser les filles de l'ensevelisseur, mbidla. Désigné comme "spécialiste", il est non seulement responsable des funérailles mais aussi forgeron, devin et guérisseur. Notons que les mbidla étant très peu nombreux, des non-spécialistes peuvent se charger de l'ensevelissement du cadavre; c'est le cas ici où l'ensevelisseur est bénévole.

Le corps est enveloppé et cousu dans les peaux d'au moins 4 chèvres, dons des gendres de la défunte, s'il s'agit comme ici d'une femme, mais souvent rassemblées par le mort lui-même qui de son vivant préparait ses funérailles.

Le traitement du cadavre est le même pour une femme et pour un homme. Le haut du corps est recouvert de la peau d'une première chèvre, poils à l'extérieur, revêtue comme une chemise. L'extrémité de la peau forme une cagoule cachant le visage (cf. photos 4 et 5). Une deuxième peau, enfilée sur le bas du corps et sur les cuisses, est cousue à la première. Pieds et mains sont laissés à découvert mais bras et jambes sont enveloppés avec d'autres peaux, cousues sur elles-mêmes à l'aide de la longue aiguille de fer que l'on voit pendre au bout de sa lanière (photo 1).

"Habillé" de sa dernière tenue le défunt procure une impression saisissante d'étrangeté. Cette mise en peaux fait de lui un être asexué, pire, une sorte d'animal. Peut-être ce choix doit-il être interprété comme une volonté d'augmenter la distance entre le défunt et le monde des vivants, d'accentuer l'horreur ressentie à son égard par les survivants, et par là de faciliter leur séparation d'avec lui.

Notons pourtant que les récits mythiques de peuplement présentent une interprétation différente de cette mise en peaux : ils soulignent la barrière culturelle séparant immigrants éleveurs et autochtones primitifs, premiers occupants des montagnes. Les autochtones, disent les descendants des nouveaux arrivés, étaient seulement capables d'entourer leurs morts de feuilles avant de les mettre en terre. Ce sont les éleveurs qui leur ont appris leurs propres techniques. Dans ces narrations l'enveloppement dans des peaux est présenté comme un progrès : par sa solidité le cuir revêtant le corps du défunt rendra possibles de longues funérailles. S'étalant sur trois jours les funérailles mofu socialisent le défunt le plus longtemps possible et permettent à ses parents et amis éloignés de se rassembler autour de lui.

^{*} photos hors-texte en fin d'article.

Le deuxième jour de l'exposition du corps débute le creusement du tombeau, à l'emplacement indiqué par l'ensevelisseur après divination par les pattes du poulet. Une femme est enterrée avec les membres du lignage de son mari. Ici (photo 2) le tombeau d'une jeune morte de la principauté de Mangerdla est creusé dans le champ de mil qui constitue le cimetière du groupe.

La tombe mofu-Diamaré n'est pas une fosse mais une cavité profonde nécessitant plusieurs jours de travail, semblable en coupe à une énorme poterie. Elle communiquera avec l'extérieur par l'orifice étroit, en surface du sol, que l'on aperçoit en cours de creusement.

Le corps y sera enfilé par les pieds et se trouvera assis sur une banquette de terre ménagée dans la paroi, dont la place diffère suivant qu'il s'agit d'un homme ou d'une femme. Pour un homme on construit la banquette de façon à ce que son visage soit tourné vers l'est. Celui d'une femme doit au contraire regarder l'ouest, suivant le symbolisme dualiste inversé qui chez les Mofu-Diamaré associe l'ouest, direction du soleil couchant, à l'impureté, au danger, et donc à la femme, cependant que l'est, qui voit le soleil se lever et tomber les premières pluies, est un côté positif et donc attribué à l'homme.

Les travailleurs se relaient lors du creusement du tombeau. Pour participer à l'opération il faut avoir perdu son père et sa mère mais la parenté avec le mort n'est pas exigée. Lorsque le défunt est un homme il appartient à ses gendres de lui rendre ce dernier service, ou sinon à ses neveux utérins les "enfants de filles", bizidem. En aucun cas les fils du défunt ne pourraient y participer, sous peine de rejoindre rapidement leur père dans la mort.

La musique est intimement liée aux funérailles et le roulement des grands tambours, ébranlant les quartiers de la chefferie dès la nouvelle du décès, apparaît comme l'expression même de la mort. Parallèlement des danses, exécutées devant l'entrée de l'enclos du défunt, se poursuivent sans interruption du premier jour jusqu'au troisième, où le mort lui-même fait son apparition parmi l'affluence des visiteurs (photo 3). Maintenu assis devant sa porte il préside au rassemblement dont il est la cause. Le dessinateur -un enfant d'une douzaine d'années- a représenté un énorme cadavre, deux fois plus grand que les hommes et femmes qui s'agitent autour de lui. Cette différence de taille traduit l'importance des funérailles et de celui qui en est le centre (les deux réalités sont désignées par le même terme, vagay). Le gonflement du corps rend par ailleurs manifeste, selon les montagnards, l'innocence du défunt en matière de sorcellerie, et c'est un soulagement pour son lignage.

La fille aînée du défunt continue à jouer un rôle particulier dans cette séquence des rites funéraires. Face au cadavre de son père, sans le quitter un seul instant, elle en chasse inlassablement les mouches. Les rites en font le descendant le plus proche du défunt, son seul substitut, identification qui apparaîtra encore plus clairement lorsqu'elle revêtira les habits et les armes de son père.

Les danseuses évoluent en tous sens, sans mouvement d'ensemble; chacune tient en mains l'instrument de musique spécifique des femmes qui scande les danses funèbres, un bruiteur fait d'une gourde-calebasse à l'extrémité allongée, emplie de graines dures. Sous l'emprise de la douleur les plus jeunes peuvent se précipiter tête baissée sur le sol, dans une roulade emportée mise en scène par le petit dessinateur. Il s'agit là d'une manifestation de douleur presqu'uniquement féminine, fort impressionnante, évoquant le bouleversement des humains aux prises avec la mort.

Casque de fibre de mil sur la tête, arc et carquois au travers du corps, massue à la main, les hommes ont revêtu leur tenue guerrière : c'est la mort elle-même, disent les plus vieux informateurs, qu'ils veulent ainsi effrayer, afin qu'elle hésite à revenir frapper dans le lignage. Toutefois eux aussi expriment leur douleur par la musique : chacun souffle dans sa courte flûte à une note, contribuant à créer la mélodie d'ensemble.

L'offrande de nourriture (photo 4) constitue la dernière phase du troisième jour des funérailles, préludant au transport du corps vers son tombeau. Les plus jeunes des femmes mariées dans le lignage du défunt - Ndewelek, homme d'âge mûr de la chefferie de Durum -celles qui de son vivant avaient l'interdiction de lui parler- viennent l'une après l'autre offrir une calebasse de farine de mil au défunt, assis une dernière fois à sa place de "chef de maison", b i ma ay, sur son siège de pierre, à gauche de la porte d'entrée. Ndewelek était un homme aisé : avant d'être transporté à l'extérieur son corps a été recouvert de la peau d'un boeuf tué spécialement.

Les jeunes femmes apportent au défunt une farine qu'elles ont écrasée pour lui et qu'elles lui tendent agenouillées devant lui, entrecroisant leurs bras d'abord dans un sens, puis dans l'autre. Ce geste de "jamais plus" est exécuté deux fois si le premier-né du défunt était une fille, trois fois s'il s'agissait d'un garçon. Cette farine sera ensuite versée sur le cadavre par la femme âgée assise tout près de lui et qui nomme pour lui les donatrices.

Pour les Mofu-Diamaré en effet le mort est encore présent dans son habitation. Il assiste à ses propres funérailles et écoute les discours qu'on lui tient. Son identité est toutefois en train de se transformer ; il devient une puissance dangereuse avec laquelle les vivants ne souhaitent plus avoir de rapports directs. Telle est la signification du croisement des bras des donatrices de farine, expliquent les vieux montagnards. Par leur offrande elles communiquent encore avec le défunt, mais c'est la toute dernière fois et par ce geste particulier elles lui demandent "de ne pas les emporter avec lui".

Le corps de la vieille Dimesey a été recouvert avant l'ensevelissement d'une nouvelle épaisseur, un pagne traditionnel, fait d'étroites bandes de coton (photo 5). Pour une femme il s'agit seulement d'étoffe et non de cuir. Ce pagne a été offert par son fils dernier-né, gudar, "le benjamin" qui, durant la vie de sa mère, entretenait avec elle des liens particuliers : c'est chez lui qu'elle habitait et c'est lui qui héritera de ses champs personnels.

Le cadavre a été assis à l'extérieur de son habitation. Ses bras croisés ont été attachés l'un à l'autre par le "spécialiste", afin de retenir les offrandes de viande cuisinée - ultime étape - qui vont lui être faites par ses soeurs et ses alliées. On voit de dos la fille de la défunte, tenant son hochet de deuil et un chasse-mouches (fait de pailles arrachées au toit de la maison, par une démolition symbolique voulue). Elle joue le rôle d'intermédiaire entre la donatrice et la défunte. C'est à l'intention de cette dernière qu'elle décline à voix haute l'identité de la donatrice, que l'on aperçoit à peine, debout et en retrait sur la partie gauche du cliché, cependant que son offrande, une calebasse de boule de mil, accompagnée de viande en sauce, est placée aux pieds du cadavre.

Après que le doyen du lignage se soit adressé une dernière fois au défunt, lui demandant de protéger ses proches et de punir son éventuel agresseur par sorcellerie, l'ensevelisseur coupe dans les peaux et les étoffes recouvrant la tête du cadavre. Il fait apparaître la bouche du défunt "pour que là-bas il puisse parler avec les autres morts et pour qu'il puisse manger" : dans son tombeau le mort rejoindra le monde des défunts où il continuera à vivre d'une autre vie.

Puis le "spécialiste" et son aide enfilent le cadavre dans le caveau, pieds en avant, mains levées (photo 6). Le passage par l'étroit orifice du tombeau est difficile : le corps bousculé et manipulé passe au plus juste alors que le caveau un peu plus bas sous terre est vaste. Il s'agit d'un choix fait par les Mofu-Diamaré pour signifier que la mort est un mode de passage vers une autre existence. C'est volontairement qu'ils font de la descente du mort dans son tombeau une naissance à rebours, mimée par le défunt dans sa durée et ses difficultés.

Une fois le cadavre dans la tombe les bras seront rabaissés par les fossoyeurs et croisés sur les genoux pour retenir la nourriture qui y est versée, différente pour les hommes et pour les femmes -viande et mil pour les uns, haricots en grains pour les autres. Le défunt emporte aussi avec lui des objets personnels : pipe, bijoux, voire argent. Au terme de ce voyage vers ses ancêtres il importe qu'il apparaisse lui aussi comme un important personnage.

L'originalité des funérailles mofu-Diamaré réside d'abord dans leur longueur, qui permet à l'unité politique de se déplacer et d'entourer le défunt et ses proches. Elles apparaissent ainsi comme un acte public concernant le groupe tout entier.

Les rites, par des étapes obligées, soulignent le caractère progressif de la mort : le défunt est encore présent parmi les siens et il "vit" ses funérailles. Il lui faut pourtant, inéluctablement, quitter le monde de vivants et rejoindre les ancêtres - par degrés là aussi - avec qui il connaîtra une nouvelle vie.

CNRS, EP 45, Clermont-Ferrand, France



Photo 1 - Mise en peaux du défunt Le cadavre de la vieille Di-Mesey est cousu dans des peaux de chèvres par un ensevelisseur bénévole et son aide (Principauté de Wazang, 1970).



Photo 2 - *Creusement du tombeau*Un parent de la défunte creuse l'ouverture du tombeau, situé dans le cimetière de lignage de son mari (Principauté de Mangerdla, 1973).



Photo 3 - Danses de funérailles vues par un enfant Commencées dès le premier jour les danses se poursuivent en continu jusqu'au troisième jour, après la sortie du corps à l'extérieur.

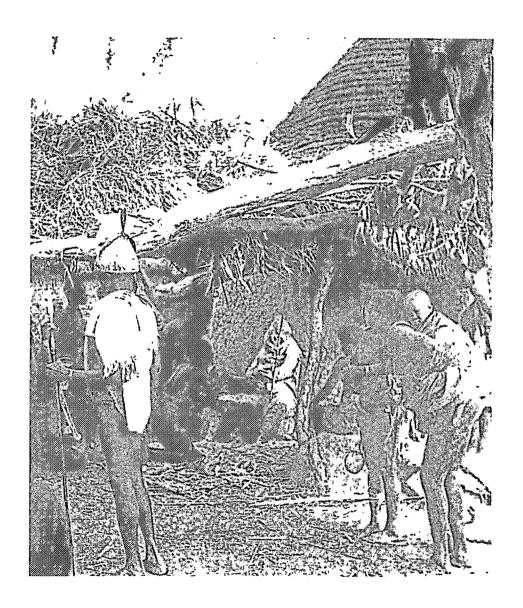


Photo 4 - Dernières offrandes de nourriture à un défunt Troisième et dernier jour des funérailles. Le corps de Ndewelek - le "chef de la maison", bi ma ay-enveloppé de peaux est maintenu assis à l'extérieur de son habitation pour y être honoré par ses parents et voisins (Principauté de Mangerdla, 1968).

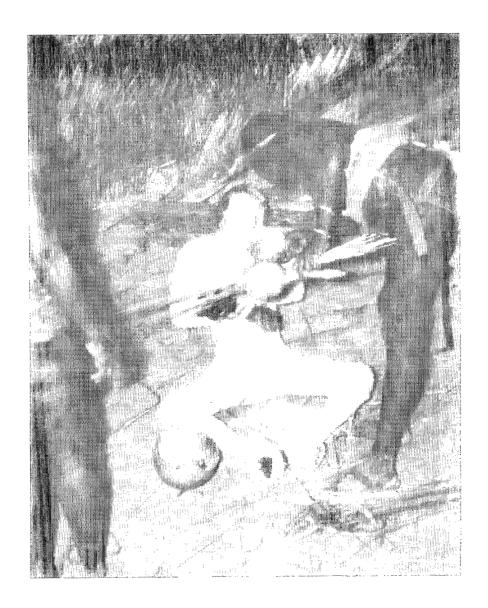


Photo 5 - Dernières offrandes de nourriture à une défunte Au deuxième jour de ses funérailles le cadavre de la vieille Di-Mesey reçoit de ses alliées et soeurs de lignage de la nourriture cuisinée (Principauté de Wazang, 1970).

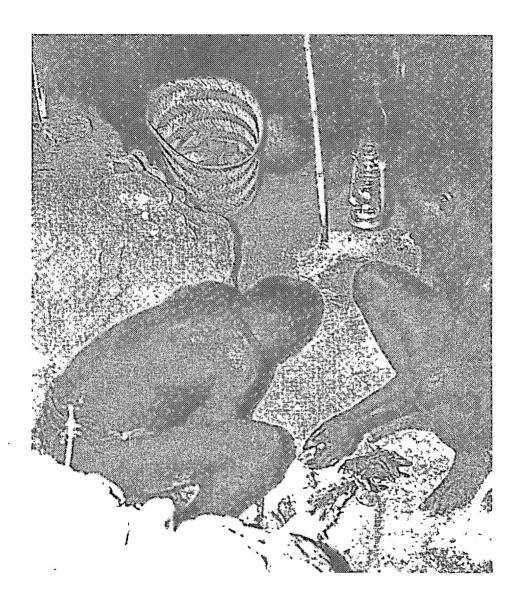


Photo 6 - *Phase ultime de la mise au tombeau*Une fois le corps mis en place le tombeau sera comblé de terre. Les avant-bras du défunt sont encore en l'air mais ils seront abaissés pour lui permettre de recevoir une "provision de voyage" (Principauté de Wazang, 1970).